



dans l'atelier de... sadri khiari

mardi 6 mars 2018, par [Thierry Groensteen](#)

[Mars 2018]

Thierry Groensteen : L'exposition La bande dessinée arabe aujourd'hui actuellement présentée au musée de la bande dessinée réunit surtout des jeunes dessinateurs. Étant né en 1958, vous appartenez à une autre génération, mais vous ne faites de la BD que depuis quelques années...

Sadri Khiari : En fait, j'y suis venu par étapes. J'ai commencé à vouloir en faire à l'âge de quinze, seize ans. J'avais travaillé pendant une année sur une histoire, et j'étais venu en France avec une centaine de planches. J'avais fait le tour des maisons d'édition. On m'avait dit que je ne savais pas dessiner, ce qui était vrai - et ce qui reste encore en partie vrai. (Rire) À Tunis, où j'habitais, j'ai voulu m'y remettre, mais il n'y avait pas de lieu pour publier de la bande dessinée qui n'était pas destinée aux enfants... J'ai essayé à plusieurs reprises, sans jamais trouver de possibilité. Et puis j'ai été pris par d'autres activités...

Qu'est-ce qui avait pu vous donner envie de vous exprimer par ce médium, si vous n'aviez pas eu de modèles ?

Il se trouve que ma famille et le milieu dans lequel j'évoluais étaient très tournés vers la France et imprégnés de culture française. À Tunis, on pouvait trouver *Pif*, *Spirou* ou *Pilote*. J'ai commencé par là mais ensuite j'ai eu accès à d'autres titres publiés à Paris, qui n'étaient pas importés, comme *Charlie mensuel*, *Hara-Kiri* et *Charlie Hebdo*. Grâce à ma famille, j'avais pu m'y faire abonner. Et dès que quelqu'un venait en Tunisie, je me faisais apporter des bandes dessinées. C'était une de mes passions principales !



Cette histoire s'intègre désormais dans un projet plus vaste intitulé Tombes.

À l'époque où j'ai dessiné les pages sur Genet, je n'avais pas encore en tête le projet d'ensemble. Il s'est cristallisé par la suite, progressivement. En particulier après que j'aie lu un livre de Paco Ignacio Taibo II sur douze révolutionnaires sans révolution [5] Dans mon projet, il s'agit de parler de la mélancolie qu'engendrent les défaites politiques, comme celles qui ont suivi les manifestations du « printemps arabe » en Tunisie et ailleurs. J'ai choisi d'aborder ce sujet à travers les tombes d'un certain nombre de personnages qui ont participé à de grands mouvements de lutte et qui ont été vaincus. Des personnages pour lesquels j'éprouve une empathie certaine. Je pars d'un personnage iconique du processus politique tunisien, Mohamed Bouazizi, qui s'est immolé par le feu le 4 janvier 2011, et je passe par Che Guevara, Abdelkrim el-Khattabi (le chef de l'insurrection du Rif), Jean Genet, Thomas Sankara, Blanqui, Walter Benjamin, etc. J'ai privilégié les personnages dont les tombes ont constitué et constituent parfois encore des enjeux politiques. Je fais aussi parler les reliques, les ossements...

Vous vous êtes vous-même rendu sur certaines de ces tombes ?

Non. J'avais pensé aller à Portbou sur la tombe de Walter Benjamin, et me rendre dans le Doubs, au fort de Joux, où se trouve la cellule de Toussaint Louverture, qui, lui, n'a pas de tombe. Ses ossements avaient été jetés dans une fosse commune mais, à la suite de travaux, la terre a été brassée, a servi de remblais, etc., et ils ont été dispersés. Alfred Nemours, diplomate haïtien, a écrit un livre sur la période de captivité de Toussaint Louverture, sa mort et ce qu'il est advenu de ses restes. En introduction, il dit cette chose extraordinaire : c'est toute la montagne sur laquelle se trouve le fort de Joux qui est la tombe de Toussaint Louverture.



Mais vous n'allez pas dessiner seulement des tombes !

Non, parce qu'il y a des événements qui se déroulent autour de la tombe. Mais mes « héros » interviendront principalement par leur voix d'outre-tombe. S'ils apparaissent vivants, ce ne pourra être qu'à travers l'évocation de souvenirs ou sous une forme oblique, rapportée. Ce qui m'a passionné, en y travaillant, c'est de découvrir toutes les correspondances possibles entre ces différents personnages. D'étudier les rapports d'autopsie, les inventaires des objets trouvés sur eux, etc.

Si tous ces personnages sont, comme vous l'indiquiez, des vaincus de l'Histoire, j'imagine que vous posez la question de savoir ce qu'il reste de l'espérance qu'ils ont incarnée...

La question que je pose est plutôt celle de la remémoration. Pas simplement le fait de se souvenir ou de commémorer, mais de considérer que ces vaincus sont encore aujourd'hui en attente. Nous avons une dette à l'égard de toutes ces personnes, nous devons leur être fidèles et leur redonner vie.

Propos recueillis à la Maison des Auteurs le 16 février 2018.

Notes

[1] 619 est le numéro de code barre qui identifie les produits tunisiens.

[2] Membre fondateur du Conseil national pour les libertés en Tunisie et, en France, du Parti des Indigènes de la République, Sadri Khiari est notamment l'auteur de *Tunisie. Coercition, consentement, résistance. Le délitement de la cité* (Karthala, 2003), *La Contre-révolution coloniale en France, de De Gaulle à Sarkozy* (La Fabrique, 2009), *Sainte Caroline contre Tariq Ramadan* (La Revanche, 2011) et *Malcolm X, stratège de la dignité noire* (Amsterdam, 2013).

[3] Voir <http://nawaat.org/portail/fr/>

[4] www.sadrikhiari.com

[5] *12 histoires de révolutionnaires sans révolution possible*, Paris, éditions Métailié, 2011.